



Le Silence de la mer est une nouvelle, le premier texte publié clandestinement le 20 février 1942 aux Éditions de Minuit par Vercors, pseudonyme de l'écrivain et illustrateur, et désormais éditeur Jean Bruller.

Dans un bourg indéterminé de la campagne française, en novembre, un vieil homme et sa nièce se voient imposer dans leur maison la présence d'un officier allemand, Werner von Ebrennac. Malgré le silence absolu que lui opposent ses hôtes involontaires, l'officier, qui est un amoureux de la France, vient régulièrement saluer ses hôtes en un « interminable monologue » où il évoque les sujets qui lui tiennent à cœur.

Depuis ce jour, ce fut le nouveau mode de ses visites. Nous ne le vîmes plus que rarement en tenue. Il se changeait d'abord et frappait ensuite à notre porte. Était-ce pour nous épargner la vue de l'uniforme ennemi ? Ou pour nous le faire oublier, - pour nous habituer à sa personne ? Les deux, sans doute. Il frappait, et entraît sans attendre une réponse qu'il savait que nous ne lui donnerions pas. Il le faisait avec le plus candide naturel, et venait se chauffer au feu, qui était le prétexte constant de sa venue – un prétexte dont ni lui, ni nous n'étions dupes, dont il ne cherchait même pas à cacher le caractère commodément conventionnel.

Il ne venait pas absolument chaque soir, mais je ne me souviens pas d'un seul où il nous quittât sans avoir parlé. Il se penchait sur le feu, et tandis qu'il offrait à la chaleur de la flamme quelque partie de lui-même, sa voix bourdonnante s'élevait doucement, et ce fut au long de ces soirées, sur les

sujets qui habitaient son cœur, - son pays, la musique, la France – un interminable monologue ; car pas une fois il ne tenta d'obtenir de nous une réponse, un acquiescement, ou même un regard. Il ne parlait pas longtemps, - jamais beaucoup plus longtemps que le premier soir. Il prononçait quelques phrases, parfois brisées de silences, parfois s'enchaînant avec la continuité monotone d'une prière. Quelquefois immobile contre la cheminée, comme une caryatide, quelquefois s'approchant, sans s'interrompre, d'un objet, d'un dessin au mur. Puis il se taisait, il s'inclinait et nous souhaitait une bonne nuit.

Il dit une fois (c'était dans les premiers temps de ses visites) :

- Où est la différence entre un feu de chez moi et celui-ci ? Bien sûr le bois, la flamme, la cheminée se ressemblent. Mais non la lumière. Celle-ci dépend des objets qu'elle éclaire, - des habitants de ce fumoir, des meubles, des murs, des livres sur les rayons...

« Pourquoi aimé-je tant cette pièce ? dit-il pensivement. Elle n'est pas si belle, - pardonnez-moi ! ... » Il rit : « Je veux dire : ce n'est pas une pièce de musée... Vos meubles, on ne dit pas : voilà des merveilles... Non... Mais cette pièce a une âme. Toute cette maison a une âme. »

Il était devant les rayons de la bibliothèque. Ses doigts suivaient les reliures d'une caresse légère.

- « ... Balzac, Barrès, Baudelaire, Beaumarchais, Boileau, Buffon, Chateaubriand, Corneille, Descartes, Fénelon, Flaubert... La Fontaine, France, Gautier, Hugo... quel appel ! » dit-il avec un léger rire et hochant la tête. « Et je n'en suis qu'à la lettre H !... Ni Molière, ni Rabelais, ni Racine, ni Pascal, ni Stendhal, ni Voltaire, ni Montaigne, ni tous les autres ! ... » Il continuait de glisser lentement le long des livres, et de temps en temps il laissait échapper un imperceptible « Ha ! », quand, je suppose, il lisait un nom auquel il ne songeait pas. « Les Anglais, reprit-il, on pense aussitôt : Shakespeare. Les Italiens : Dante. L'Espagne : Cervantès. Et nous, tout de suite : Goethe. Après, il faut chercher. Mais si on dit : et la France ? Alors, qui surgit à l'instant ? Molière ? Racine ? Hugo ? Voltaire ? Rabelais ? ou quel autre ? Ils

se pressent, ils sont comme une foule à l'entrée d'un théâtre, on ne sait pas qui faire entrer d'abord. »

Il se retourna et dit gravement :

- Mais pour la musique, alors c'est chez nous : Bach, Haendel, Beethoven, Mozart... Quel nom vient le premier ?

« Et nous nous sommes fait la guerre ! dit-il lentement en remuant la tête. Il revint à la cheminée et ses yeux souriants se posèrent sur le profil de ma nièce. « Mais c'est la dernière ! Nous ne nous battons plus : nous nous marierons ! » Ses paupières se plissèrent, les dépressions sous les pommettes se marquèrent de deux longues fossettes, les dents blanches apparurent. Il dit gaiement : « Oui, oui ! » Un petit hochement de tête répéta l'affirmation. « Quand nous sommes entrés à Saintes, poursuivi-il après un silence, j'étais heureux que la population nous recevait bien. J'étais très heureux. Je pensais : Ce sera facile. Et puis j'ai vu que ce n'était pas cela du tout, que c'était la lâcheté. » Il était devenu grave. « J'ai méprisé ces gens. Et j'ai craint pour la France. Je pensais : Est-elle *vraiment* devenue ainsi ? » Il secoua la tête : « Non ! Non. Je l'ai vu ensuite ; et maintenant, je suis heureux de son visage sévère. »

De retour d'une permission à Paris où il a rencontré ses amis et ses chefs, et après une longue interruption de ses visites vespérales à ses hôtes, Werner Von Ebrennac, cette fois vêtu de son uniforme, descend leur avouer combien il s'est trompé au sujet de la guerre en cours.

J'imaginai le voir paraître en civil et il était en uniforme. Je dirais volontiers qu'il était plus que jamais en uniforme, si l'on comprend par là qu'il m'apparut clairement que, cette tenue, il l'avait endossée dans la ferme intention de nous en imposer la vue. Il avait rabattu la porte sur le mur et il se tenait droit dans l'embrasure, si droit et si raide que j'en étais presque à douter si j'avais devant moi le même homme et que, pour la première fois, je

pris garde à sa ressemblance surprenante avec l'acteur Louis Jouvet. Il resta ainsi quelques secondes, droit, raide et silencieux, les pieds légèrement écartés et les bras tombant sans expression le long du corps, et le visage si froid, si parfaitement impassible, qu'il ne semblait pas que le moindre sentiment pût l'habiter.

Mais moi qui étais assis dans mon fauteuil profond et avais le visage à hauteur de sa main gauche, je voyais cette main, mes yeux furent saisis par cette main et y demeurèrent comme enchaînés, à cause du spectacle pathétique qu'elle me donnait et qui démentait pathétiquement toute l'attitude de l'homme...

J'appris ce jour-là qu'une main peut, pour qui sait l'observer, refléter les émotions aussi bien qu'un visage, – aussi bien et mieux qu'un visage car elle échappe davantage au contrôle de la volonté. Et les doigts de cette main-là se tendaient et se pliaient, se pressaient et s'accrochaient, se livraient à la plus intense mimique tandis que le visage et tout le corps demeuraient immobiles et compassés.

Puis les yeux parurent revivre, ils se portèrent un instant sur moi, – il me sembla être guetté par un faucon, – des yeux luisants entre les paupières écartées et raides, les paupières à la fois fripées et raides d'un être tenu par l'insomnie. Ensuite ils se posèrent sur ma nièce – et ils ne la quittèrent plus.

La main enfin s'immobilisa, tous les doigts repliés et crispés dans la paume, la bouche s'ouvrit (les lèvres en se séparant firent : « Pp... » comme le goulot débouché d'une bouteille vide), et l'officier dit, – sa voix était plus sourde que jamais :

- « Je dois vous adresser des paroles graves. (...) »

Tout ce que j'ai dit ces six mois, tout ce que les murs de cette pièce ont entendu... » – il respira, avec un effort d'asthmatique, garda un instant la poitrine gonflée... « il faut » Il respira : « il faut l'oublier ».

(...) J'ai vu ces hommes victorieux. (...) Je leur ai parlé. (...) Ils ont ri de moi. (...) Ils ont dit : « Vous n'avez pas compris que nous les bernons ? » (...) Vous ne supposez pas que nous allons laisser la France se relever à notre frontière ?

Non ? » Ils rirent très fort. Ils me frappaient joyeusement le dos en regardant ma figure : « Nous ne sommes pas des musiciens ! » (...)

- Alors j'ai parlé longtemps avec beaucoup de véhémence. Ils faisaient « Tst ! Tst ! » Ils ont dit : « La politique n'est pas un rêve de poète. Pourquoi supposez-vous que nous avons fait la guerre ? Pour leur vieux Maréchal ? » Ils ont encore ri : « Nous ne sommes pas des fous ni des niais : nous avons l'occasion de détruire la France, elle le sera. Pas seulement sa puissance, son âme aussi. Son âme surtout. Son âme est le plus grand danger. (...) » Ils m'ont tout expliqué, oh ! ils ne m'ont rien laissé ignorer. Ils flattent vos écrivains, mais en même temps, en Belgique, en Hollande, dans tous les pays qu'occupent nos troupes, ils font déjà le barrage. Aucun livre français ne peut plus passer, – sauf les publications techniques (...) – Mais les ouvrages de culture générale, aucun. Rien !

Son regard passa par-dessus ma tête, volant et se cognant aux coins de la pièce comme un oiseau de nuit égaré. Enfin il sembla trouver refuge sur les rayons les plus sombres, – ceux où s'alignent Racine, Ronsard, Rousseau. Ses yeux restèrent accrochés là et sa voix reprit, avec une violence gémissante :

– Rien, rien, personne ! » Et comme si nous n'avions pas compris encore, pas mesuré l'énormité de la menace : « Pas seulement vos Péguy, vos Proust, vos Bergson... Mais tous les autres ! Tous ceux-là ! Tous ! Tous ! Tous ! »

Son regard encore une fois balaya les reliures doucement luisant dans la pénombre, comme pour une caresse désespérée.

– Ils éteindront la flamme tout à fait ! cria-t-il. L'Europe ne sera plus éclairée par cette lumière !

Et sa voix creuse et grave fit vibrer jusqu'au fond de ma poitrine, inattendu et saisissant, le cri dont l'ultime syllabe traînait comme une frémissante plainte :

– Nevermore !

Le silence tomba une fois de plus. Une fois de plus, mais, cette fois, combien plus obscur et tendu ! Certes, sous les silences d'antan, – comme,

sous la calme surface des eaux, la mêlée des bêtes dans la mer, – je sentais bien grouiller la vie sous-marine des sentiments cachés, des désirs et des pensées qui se nient et qui luttent. Mais sous celui-ci, ah ! rien qu'une affreuse oppression...

Vercors – *Le Silence de la mer* (seconde partie)